

**Nicolas BOUCHERÉ (1846-1912) :
un missionnaire woippycien en Chine**

Nicolas-Marie Boucheré est né à Woippy le 5 février 1846. Il est le fils de Nicolas Boucheré, vigneron propriétaire, et de Catherine Guilpart. À peine âgé de 7 ans, il perd son père, et c'est à sa mère qu'incombe la charge de l'élever. Le curé de Woippy, M. Gauthiez, remarquant son intelligence et sa piété et soupçonnant une vocation, lui propose d'apprendre le latin, premier pas vers le séminaire.

À 13 ans, il entre au Petit Séminaire de Montigny, où il se fait remarquer par sa ténacité et son ardeur au travail. Puis il intègre le Grand Séminaire de Metz, où sa piété ne fait que s'affermir. Souhaitant se vouer à la conversion des peuples lointains, il rejoint le Séminaire des Missions-Étrangères le 3 septembre 1866.

Au milieu de confrères animés du même esprit que lui, il y passe trois années qui, suivant ses propres paroles, « furent une fête ininterrompue ». Le soir de son ordination sacerdotale, le 22 mai 1869, il apprend son prochain départ pour la province chinoise du Su-Tchuen méridional.

Embarqué à Marseille, le 3 août 1869, il débarque à Soui-Fou le 8 décembre suivant. Après quelques jours de repos, il est envoyé dans une station assez éloignée pour y apprendre la langue sous la direction de M. Gourdin. Malheureusement ce missionnaire, chargé seul d'un immense district, ne peut que difficilement le guider dans l'étude de la langue et l'initier aux coutumes chinoises. Malgré ces difficultés, au prix d'un travail opiniâtre, le Père Boucheré est mis, quelques mois seulement après son arrivée, à la tête du vaste district de Tse-Lieou-Tsin.

Il reste titulaire de ce poste, malgré les nombreux changements opérés dans l'administration du district, et y déploie un zèle ardent. Tse-Lieou-Tsin, où le nombre de chrétiens ne s'élève guère à plus de 70 personnes, n'a ni résidence, ni oratoire

e. Pour ne pas être obligé de loger chez ses chrétiens, il décide de commencer rapidement la construction des bâtiments nécessaires. Les travaux ne sont achevés qu'au bout de six ans. Le nombre de ses chrétiens ayant notablement augmenté, il fait aussi construire des écoles.

Il ne se contente pas, d'ailleurs, de son ministère au milieu de ses fidèles ; son zèle le pousse à travailler de tout son pouvoir à l'évangélisation. A cette fin, il entre en relation avec les notables du pays, qui apprennent le chemin de l'église. Les visites sont fréquentes et



Le Père Boucheré, jeune missionnaire

cordiales, et c'est pour eux une occasion de rectifier bien des idées fausses. Ces notables apprécient le missionnaire et comprennent enfin qu'il fallait compter avec lui. Le Père Boucheré espérait que plusieurs d'entre eux se feraient chrétiens et que leur exemple entraînerait beaucoup de conversions. Si ses espérances ne se réalisent pas sur ce point, il a la joie de voir beaucoup de gens de condition obscure embrasser la foi.

Pour subvenir à toutes les nécessités, notre missionnaire bâtit, près de sa résidence, un hospice pouvant loger une centaine de personnes ; il leur trouve des catéchistes, et lui-même, tous les dimanches à l'aube, va leur dire la messe. Malheureusement, malgré toute sa bonne volonté, il ne peut abriter tous les mendiants. Des chrétiens, formés par lui, parcourent sans cesse les rues, prêchant aux moribonds, les baptisant, quand ils les trouvaient suffisamment bien disposés. Sa charité ne s'arrête pas là. Pour les nombreux ouvriers sans famille, que la maladie livrait à la misère, il bâtit un modeste hôpital à côté de son oratoire, forma son personnel d'infirmiers, et lui-même est toujours le principal médecin. Cette œuvre, fort appréciée des païens, lui permet d'augmenter le nombre des conversions ; bien peu mouraient sans recevoir le baptême, et si tous ceux qui guérissaient n'embrassaient pas la religion chrétienne, ils gardaient au moins un reconnaissant souvenir de leur bienfaiteur.

Le Père Boucheré, si désintéressé pour lui-même, sait être éloquent quand il plaide la cause de ses pauvres. Il ne craint pas de s'adresser, et non sans succès, à des sociétés païennes de bienfaisance. Il intéresse aussi à ses projets ses amis de France, ses confrères, sans parler de la caisse de la Mission ! Personne n'avait le courage de refuser l'obole demandée par celui qui se privait du nécessaire, même dans la nourriture, et allait toujours à pied, par économie, afin de subvenir aux besoins de ses pauvres. Ses courses sont restées légendaires, et ce n'est qu'à 50 ans qu'il renoncera, non sans regret, à ce qu'il appelait le bon temps, celui de sa jeunesse, où il faisait fréquemment des randonnées de 60 et 70 kilomètres, sans prendre d'autre nourriture qu'un bol de riz.

Plus d'une fois, on dut modérer ses désirs de mortification, en lui représentant combien il était nécessaire aux fidèles de sa chrétienté. Il était attiré par l'exemple des saints, voulant imiter dans sa vie apostolique leur comportement et leurs pénitences. Son amour pour Jésus, sa confiance en Marie n'avaient pas de mesure, et c'est près du tabernacle, dans ses longues visites au Saint-Sacrement, qu'il allait retremper son âme délicate et sensible, trop souvent blessée par l'ingratitude de ceux pour lesquels il s'était le plus dépensé. C'est là qu'il puise la patience et la prudence dont il a besoin, surtout pendant la terrible révolte de 1900. Cette année-là, en effet, les Boxers livrent aux flammes sa résidence et son oratoire, et lui-même a beaucoup de peine à échapper à une bande de forcenés qui croyaient déjà tenir leur proie. Réfugié au prétoire, il entend avec inquiétude les hurlements de la foule se répandant dans tous les quartiers, pillant et saccageant les maisons des chrétiens, dont il n'avait aucune nouvelle. Trois jours après l'incendie, le prétoire manque d'être forcé par les révoltés, qui y soupçonnent sa présence. Le mandarin, effrayé, craignant de ne pouvoir plus longtemps protéger efficacement son hôte, le fait conduire, secrètement et sous bonne escorte, à la sous-préfecture, où il reste une quinzaine de jours. La tourmente passée, à force d'énergie et de démarches, il obtient une indemnité convenable pour lui et ses chrétiens, et put rebâtir résidence et oratoire.

Tous ces tracas usent le peu de forces qui lui restent, et son état de sa santé décline rapidement. En 1906, il commence à perdre la mémoire, et craint d'en arriver à ne plus pouvoir dire la messe. Quelques mois plus tard, il est atteint d'une attaque d'apoplexie

relativement bénigne, mais qui inspire à ses proches assez d'inquiétude pour juger nécessaire d'envoyer, à son insu, chercher le prêtre le plus proche. Quand celui-ci arrive, le Père Bouchéré se trouve déjà beaucoup mieux, ne se plaignant que de sa vue, qui baissait de plus en plus. Le médecin voit tout de suite la gravité de son état, et lui ordonne le repos ; mais le Père voulait mourir debout, travaillant au service de ses ouailles. « Je ne suis pas malade, dit-il, il n'y a que mes yeux qui m'inquiètent. »

En 1910, le même docteur lui déclare qu'il ne pouvait être guéri que par des spécialistes. Un voyage en France s'imposait, s'il voulait pouvoir continuer encore quelque temps son ministère, et surtout célébrer la messe. Le désir de travailler encore au bien des âmes décide notre missionnaire au rude sacrifice de la séparation. Hélas ! il était le seul à espérer une guérison. Aucun oculiste n'ose tenter une opération n'offrant aucune chance de succès. Deux pèlerinages à Lourdes n'amènent pas une amélioration sensible.



Le Père Bouchéré vers le fin de sa vie

Le Père Bouchéré espère toujours retourner au Su-Tchuen. Ses dernières lettres annoncent que sa résolution de se remettre en route au mois de janvier est définitivement prise. Ne devrait-il plus pouvoir travailler, il aurait au moins la consolation de mourir sur le terrain qu'il avait arrosé de ses sueurs pendant plus de quarante ans. Le 31 décembre, une nouvelle attaque d'apoplexie lui paralyse le bras droit. Quand le curé de Woippy, toujours si dévoué, lui propose les derniers sacrements, il lui demande : « Suis-je donc si malade, Monsieur le Curé ? Non, mon état n'est pas encore désespéré. » Cependant, il n'insiste pas davantage et reçoit les secours de la religion avec le sentiment d'une très vive piété et d'une parfaite résignation. Quelques jours après, il perdait l'usage de la parole, et meurt le 15 janvier 1912, à Woippy

Ses funérailles ont lieu le 17. Mgr Kleiner, ancien évêque de Mysore, d'autres Confrères de la Société, d'anciens amis du Séminaire, les prêtres des environs, qui avaient pu apprécier la charité et la piété du défunt, en tout plus de 30 ecclésiastiques, viennent faire un cortège au vaillant missionnaire. Par son assistance sympathique et recueillie, la population tout entière de Woippy témoigne que la perte de ce bon prêtre était un deuil général pour la paroisse. Par les soins du curé de Woippy, le vénéré défunt repose dans la tombe même de son ancien curé, l'abbé Gauthiez, qui lui avait fait faire sa première communion et avait dirigé ses pas vers la prêtrise.

* * *

Chaque année, depuis la Chine, l'évêque rédigeait un rapport qu'il faisait parvenir au siège des Missions Etrangères à Paris.

De ces rapports annuels, contenant la vie des Missions, ainsi que les « statistiques » de population catholique, baptêmes d'adultes, baptêmes d'enfants de païens, et conversions d'hérétiques, sont issues les parties intéressant Nicolas Boucheré.

1883 – Chine, Su-Tchuen méridional. Rédacteur, Mgr Lepley.

(...) Le chiffre de 750 baptêmes d'adultes obtenu, cette année-ci, est notablement supérieur à celui des années précédentes, grâce surtout, d'après ce que nous écrit Mgr Lepley, au zèle du P. Boucheré et du P. Clerc, provicaire de la Mission.

Il existe, dans la partie méridionale du Su-Tchuen, une classe très nombreuse de petits artisans et de marchands voyageurs qui n'ont pas d'ordinaire de domicile fixe. Que ces pauvres gens, le plus souvent sans ressources, viennent à tomber malades, ils sont réduits à languir misérablement, et finissent par succomber au milieu des grands chemins, ou dans les rues des villes, sans que personne parmi les païens songe à leur prêter assistance.

Le P. Boucheré a établi deux hôpitaux pour les recueillir, et le P. Clerc en a aussi fondé un de son côté. Ces malheureux se montrent généralement très sensibles à la charité dont ils sont l'objet ; ils se convertissent facilement, sincèrement, et meurent le plus souvent dans de grands sentiments de piété et de résignation.

En outre, ces deux confrères ont tenté auprès des païens de sérieux efforts que le bon Dieu a daigné bénir.

Nous avons le regret de n'avoir aucun renseignement à donner sur ces travaux. Nous aurions été d'autant plus désireux de le faire, que nous croyons savoir que le P. Boucheré est dans un des pays les plus curieux qui existent non seulement en Chine, mais dans le monde entier. Nous voulons parler du pays des Salines, qui, il y a déjà plus de 50 ans, contenait dans un espace très restreint plusieurs dizaines de milliers de puits de sel, de six pouces de diamètre, et de 1000, 1500 et 2000 pieds de profondeur, de nombreux puits de feu, des sources de pétrole, et des mines de charbon, le tout exploité par une population immense, venue de toutes les provinces de l'empire (d'après les lettres du vénérable martyr, Mgr Imbert, publiées dans le T. III des Annales de la Propagation de la Foi, en 1828).

Au prix de quels sacrifices, et par l'emploi de quels moyens, notre sainte religion étend chaque jour son influence au milieu de cette agglomération de plusieurs millions d'hommes, d'origine si diverse, et de mœurs plus ou moins indépendantes et sauvages, voilà ce que nous aurions été heureux de porter à la connaissance de tous nos bien-aimés confrères. (...)

1886 – Chine, Su-Tchuen méridional. Rédacteur, Mgr Lepley.

Le rapport annuel est rédigé par M. Chatagnon, nommé Vicaire Apostolique du Su-Tchen méridional, avec le titre d'évêque de Chersonèse. Mgr Lepley très éprouvé par la maladie a dû quitter la mission pour se rendre au sanatorium de Hong-Kong.

(...) ..., double appât pour la convoitise des pillards.

«Après Sui Fou et Lou Tcheou, c'est le pays des salines, où réside M. Boucheré qui se trouve le plus exposé. Ces salines, les plus importantes du Su-Tchuen, qui fournissent le sel, non seulement à toute la province, mais encore à une grande partie des provinces voisines, sont comme tous les grands centres industriels, remplies d'une population mêlée des plus faciles à émouvoir. Ajoutez que le gouvernement, depuis quelques années, s'étant emparé du monopole du sel, a fait diminuer de beaucoup ce commerce qui, autrefois, était libre comme tous les autres. De là des multitudes d'ouvriers sans travail, qui, cette année, à cause de la sécheresse, meurent de faim et de misère ; bonne disposition à l'émeute et au pillage. Néanmoins M. Boucheré a été préservé jusqu'ici comme par miracle mais pour combien de temps? Dieu le sait. Lui seul voit clair dans les menées ténébreuse de nos ennemis. La conduite du gouvernement paraît aussi louche, pour ne rien dire de plus. Jusqu'ici de bonnes paroles, voire même des édits favorables aux chrétiens, mais pas un acte pour réprimer le brigandage, pour nous protéger efficacement. (...)

1888 – Chine, Su-Tchuen méridional. Rédacteur, Mgr Chatagnon.

(...) Depuis plusieurs années, écrit encore Mgr Chatagnon, nous avons réussi à former une chrétienté à Che-houi-ki, gros marché situé sur les bords de la rivière de Fou-chouen, au centre d'une population de mineurs très nombreuse et très pauvre. Dieu avait béni nos efforts, mais impossible, vu l'hostilité des païens, d'y fonder un établissement. Le P. Boucheré qui avait ouvert cette chrétienté et qui l'a cultivée jusqu'ici, avait essayé bien des fois d'y établir un oratoire et une école. Ses tentatives avaient été infructueuses. Enfin il vient de réussir. La chapelle est debout et les écoles prêtes à fonctionner. Le 24 juin dernier, il a eu la joie d'en célébrer la dédicace avec plusieurs confrères des districts voisins. La foule des païens, jusque-là si hostile, s'est mêlée aux démonstrations de fête des néophytes, et on n'a eu à déplorer aucun désordre. Daigne le Sacré-Cœur, source de toutes les grâces, multiplier et sanctifier le peuple qu'il s'est choisi ! (...)

1889 – Chine, Su-Tchuen méridional. Rédacteur, Mgr Chatagnon.

(...) Les missionnaires, étant ainsi occupés et fatigués, n'ont pas beaucoup de temps ni de forces pour s'adonner, autant qu'ils le désireraient, aux œuvres de zèle et à la conversion des païens. Cependant, ils ne s'épargnent pas, et malgré les difficultés spéciales au temps présent, leur ministère est généralement béni de Dieu. Voici quelques traits édifiants recueillis çà et là : *Il est inutile de retranscrire ces « quelques traits édifiants », un petit résumé suffira : une jeune païenne convertie ne reniera jamais sa foi chrétienne. Une fois mariée, « c'est un souffre-douleur, une esclave, plus maltraitée souvent que les bêtes de somme », et sera exécutée par son mari et sa belle-mère.*

Et le récit du père Boucheré se termine par ceci : « Ainsi mourut, à vingt-et-un ans, cette courageuse catéchumène, inconnue, délaissée, méprisée des hommes, de sa propre famille, seulement pour avoir connu, adoré et servi le vrai Dieu. Tel a été son seul crime et la seule cause de sa mort. Telle sera la seule vengeance que la justice humaine en tirera. Daigne le Seigneur, dans sa

miséricorde, par l'intercession de cette catéchumène, martyre de la foi, pardonner à ses bourreaux, et la venger à sa manière, par des grâces abondantes de conversion, afin qu'il soit toujours vrai de dire que le sang des martyrs est une semence de chrétiens ! »

1890 – Chine, Su-Tchuen méridional. Rédacteur, Mgr Chatagnon.

(...) Au nord de Su-fou, à vingt-trois lieues, sur les confins du Su-tchuen oriental et du Su-Tchuen occidental, sont les salines de la province, pays le plus peuplé de toute la Chine occidentale. M. Boucheré est chargé de jeter ses filets au milieu de cette population où le négociant et l'entrepreneur vivent côte à côte avec le pauvre ouvrier descendu au dernier degré de la misère. Le cher Père, avec son zèle dévorant et son activité infatigable a couvert tout le pays d'œuvres de charité et de propagande, auxquelles il est difficile d'échapper. Aussi chaque année, c'est lui qui fournit le plus gros contingent de poissons, il en prend de tout calibre. Naturellement les pauvres lui offrent une proie plus facile, toutefois il compte des néophytes dans les classes élevées. Il m'annonçait dernièrement qu'un riche propriétaire de puits à sel venait de mordre à son hameçon, qu'il ne manquerait pas de lui en amener d'autres de sa taille, sans parler du menu fretin. (...)

1891 – Chine, Su-Tchuen méridional. Rédacteur, Mgr Chatagnon.

(...) Cette année, le nouveau préfet, lors de son entrée solennelle, fut frappé de voir, près des portes de la ville, un groupe considérable de maisons, toutes pareilles, pauvres, mais propres, fraîchement blanchies à la chaux et disposées avec symétrie. Il demanda quel était cet établissement, et quand on lui eut répondu que les chrétiens l'avaient bâti pour les pauvres et les malades de la ville, il ne put s'empêcher de donner publiquement sa haute approbation, en louant la charité des chrétiens.

Au sujet d'une œuvre semblable, M. Scherrier m'écrit de Lou-tcheou : « C'est notre regretté P. Clerc qui a commencé à Lou-tcheou l'œuvre si utile du Kou-pin-so, en 1884, une année avant sa mort. Il caressait ce projet depuis longtemps, surtout depuis que le P. Boucheré avait construit son hospice pour les pauvres. Mais, tout en marchant sur les traces du P. Boucheré, il crut plus utile d'établir à Lou-tcheou, un asile pour les pauvres vieillards. (...)

1892 – Chine, Su-Tchuen méridional. Rédacteur, Mgr Chatagnon.

(...) Le choléra a envahi, cette année, la partie de la mission épargnée par la famine l'an dernier, et le P. Boucheré qui a dans son district les « Salines », centre le plus peuplé de la province, m'annonce, le 2 juillet, l'apparition de ce fléau que, par peur et par superstition, les païens n'osent pas nommer.

Il a éclaté tout à coup aux Salines, et, en trois ou quatre jours, s'est rendu maître du pays qu'il terrorise. Les cas sont foudroyants et de plus en plus nombreux ; quelques heures suffisent pour abattre et tuer l'homme le mieux portant. Il frappe au hasard et à l'improviste ; les malades tombent partout, dans les maisons et sur les chemins. Hier j'ai commencé des prières publiques pour apaiser le Ciel et demander miséricorde. Par contrecoup, la peur ranime la ferveur des fidèles ; les pécheurs rentrent en eux-mêmes et les sacrements sont plus fréquentés.

Quatre ou cinq de nos chrétiens ont déjà été atteints, mais, grâce à Dieu, ils ont été sauvés par mes remèdes. Si je suis averti, dès le principe (car il ne faut pas perdre de temps), j'espère sauver tous les miens. J'ai enseigné déjà ma recette à deux chrétiens et j'en cherche un troisième pour parcourir le pays et soigner sur place païens et chrétiens, car le mal fait de si rapides progrès qu'il ne faut pas ordinairement songer à transporter les malades d'un lieu à un autre. Les païens, surtout les pauvres, meurent comme des mouches.

Les remèdes employés par eux et distribués par le mandarin ne valent pas la peine qu'on aille les demander aux autorités municipales ; avant que toutes les formalités soient remplies, le malade est mort. Ce qu'il y a de plus odieux, c'est qu'on laisse les cadavres pourrir dans les rues. (...)

1893 – Chine, Su-Tchuen méridional. Rédacteur, Mgr Chatagnon.

(...) Kuin-lin, au sud de Su-fou, faisons une excursion au nord, chez le P. Boucheré, dans un des centres les plus peuplés et les plus importants de la mission. La situation de son district n'a guère changé depuis l'année dernière. « La paix, dit-il, une paix relative, continue à régner entre chrétiens et païens. Bien des préjugés se dissipent à la clarté de notre doctrine mieux connue et de notre dévouement si désintéressé. La bienveillante protection accordée par les mandarins à nos œuvres n'est pas non plus sans influence sur l'opinion. Aussi longtemps que durera cet état de choses, nous n'aurons à craindre ni persécutions violentes ni sérieuses vexations. Est-ce à dire que nous n'ayons plus d'ennemis et que la sympathie des païens nous soit partout acquise ? Non certes, et c'est le propre de la vraie doctrine d'être un sujet de contradiction. Le démon, maître sans rival de ce pays depuis des siècles, voit en nous des adversaires ; nous ne nous en formalisons pas et nous continuons notre marche en avant.

Je m'étais d'abord appliqué à instruire la classe dirigeante mais je ne tardai pas à m'apercevoir que le riche chinois est trop matériel il vous écouterait, vous approuverait, mais en restera là et gardera ses idoles de parade et le culte des ancêtres. Il faut le prendre par les sens ; il faut des œuvres pour l'émouvoir ; c'est pourquoi je fondai mon grand hospice de Saint-Lazare pour ce qu'il y a de plus indigent parmi les indigents, malades, vieillards, infirmes de toutes sortes. Quelques riches païens, par émulation, voulurent essayer d'en faire autant. Ils achetèrent un terrain et bâtirent un hospice tout près de mon oratoire ; leur zèle n'alla pas plus loin. Pas d'administration, pas l'ombre même d'un mobilier ; y entrait, y logeait qui voulait, sur la terre nue, dans la vermine et l'ordure. J'allai de temps en temps visiter ces pauvres délaissés, et ému de pitié, j'implorai l'intervention de l'autorité en leur faveur je ne pus rien obtenir. Ils me conseillèrent même, ces gros bonnets du mandarinat, de ne pas me déshonorer en m'occupant de cette classe abjecte. « C'est sale et puant », disaient-ils. Ils ne le savaient que par ouï-dire, eux, et non par expérience comme moi. Les pauvres cependant n'en ont pas été moins touchés de mes efforts ils me connaissent et m'abordent librement. Leur cœur s'ouvre petit à petit à la doctrine chrétienne. Je les fais visiter dans leurs maladies, et je puis en baptiser un certain nombre *in articulo mortis*.

La plaie la plus hideuse de ces pays, c'est l'abandon des malades pauvres ou étrangers que l'on chasse des hôtelleries et que l'on jette impitoyablement dans la rue, sans abri, sans vêtements, sans ressource aucune. Je tentai, l'an dernier,

de remédier à ce mal si révoltant ; je bâtis deux corps de logis que je bénis le jour de la fête du Sacré-Cœur. Ce jour-là même, j'y installai une pauvre vieille octogénaire et hydropique. Le choléra se déclara sur ces entrefaites et servit d'excellent pourvoyeur à mon hôpital. Pendant plusieurs mois, il ne désemplit point. Plus de cent malades, la plupart cholériques, y ont passé ; 40 à 50 sont morts parce qu'ils étaient entrés trop tard, et tous ont reçu le baptême. Les autres sont sortis guéris et disposés à se convertir. Ce sont eux qui racontent nos bienfaits et font connaître notre hôpital.

Le prix des remèdes chinois est payé par un riche néophyte qui a voulu s'associer à la bonne œuvre. Que Dieu le lui rende ! Pour les cercueils, le maire païen avec qui j'entretiens de bonnes relations, me les avait promis « gratis », mais bientôt, devant les progrès rapides de l'épidémie, il retira sa parole. Je m'adressai à un autre riche païen très renommé pour ses libéralités. De bonne ou mauvaise grâce, je fus servi pendant une quinzaine de jours, et puis, on ne me donna plus rien. Mais comme l'on me refusait parce que j'étais chrétien, je priai quelques bons païens du voisinage de faire la demande en leur nom, et depuis lors, je fus servi régulièrement aux frais et à l'insu du bienfaiteur. Dieu lui tienne compte de la bonne œuvre quand même ! Il faut savoir qu'en Chine, l'œuvre qui consiste à fournir des cercueils aux pauvres défunts est une des mieux vues et des plus pratiquées. Il ne me reste maintenant qu'à acheter un vaste cimetière pour les chrétiens. Tout cela n'est pas fait pour alléger mon budget, mais j'espère que la bonne Providence m'assistera dans l'avenir comme par le passé. (...)

1894 – Chine, Su-Tchuen méridional. Rédacteur, Mgr Chatagnon.

(...) J'arrive à M. Boucheré, dont nous avons fêté cette année les 25 ans de prêtrise, le dimanche de la Sainte-Trinité. J'avais pris mes mesures pour faire coïncider mon passage chez lui avec cette fête ; tous les missionnaires des environs, au nombre de plus de dix, profitèrent de l'occasion pour venir complimenter notre ancien mais toujours jeune et infatigable confrère. Les chrétiens se mirent en frais de leur côté, et les païens eux-mêmes ne voulurent pas rester en arrière. Rien n'a manqué à cette fête qui a été aussi complète et aussi solennelle que possible. Je passe sur l'énumération des présents offerts au missionnaire et les harangues qu'il lui a fallu subir ; je laisse de côté les feux d'artifice, j'ometts la description du festin sans lequel il n'y a pas de fête chinoise, et je me contente de citer l'aperçu de l'état du district que notre cher confrère m'a envoyé un peu plus tard. « Quand je pris possession de mon poste, dit-il, les chrétiens n'étaient ni nombreux ni considérés aux Salines. Une soixantaine au plus de colporteurs, ouvriers, hommes de peine, formaient tout mon troupeau. La station cependant me parut importante, je résolus d'y établir ma résidence, et une église s'éleva bientôt sous le patronage de la sainte Vierge. Le nombre de mes chrétiens s'est multiplié rapidement ; il dépasse maintenant le chiffre de 200. Leur influence s'est aussi accrue en proportion, et on n'ose plus les molester. Quoiqu'il n'y ait encore parmi eux que bien peu de riches, de savants et de puissants selon le monde, néanmoins, comme ils sont restés bien unis, les païens ont fini par compter avec eux, et les notables de l'endroit ne se sentent plus humiliés en traitant de pair avec nos principaux néophytes. Le Chinois est naturellement fier et indépendant, et j'ai eu beaucoup de peine, il faut l'avouer, à maintenir l'union et

la discipline parmi mes ouailles. J'ai défendu d'abord de porter jamais les querelles intestines, les affaires des chrétiens, devant les tribunaux païens. Les chrétiens ont obéi ; les païens, de leur côté, se sont montrés plus conciliants ; et, dans les affaires mixtes, on s'en rapporte d'ordinaire à moi et on accepte ma sentence sans aucune réclamation. Quelquefois même, sûrs de mon impartialité et de mon désintéressement, les païens ont recours à mon arbitrage dans leurs propres affaires. Je n'ignore pas que ce rôle d'arbitre est assez périlleux, je l'ai éprouvé même plus d'une fois mais il m'a été imposé par les circonstances. Du reste, la sainte Vierge m'a secouru dans toutes mes difficultés, et j'espère qu'elle me continuera son assistance. Il y a donc un grand progrès dans la station, mais que de bien encore à faire ! Je me heurte parfois à des résistances à la grâce vraiment inexplicables, et la lassitude est bien près de me gagner. Il ne faut rien moins que l'exemple de Notre-Seigneur, si patient dans le tabernacle, pour soutenir mon courage. (...)

1897 – Chine, Su-Tchuen méridional. Rédacteur, Mgr Chatagnon.

(...) Enfin toutes les affaires courantes expédiées, j'ai pu au commencement de mai reprendre ma visite et me remettre en campagne. Cette fois c'est vers le nord-ouest que je me dirige et en deux fortes journées, j'arrive chez M. Boucheré, aux Salines.

J'étais invité pour une solennité organisée par ce confrère, en action de grâces à la Sainte Vierge qui l'avait préservé miraculeusement, lors de la dernière persécution. Trois autres prêtres étaient venus rehausser l'éclat des cérémonies. Tout s'est accompli selon les désirs de M. Boucheré et à l'édification de la nombreuse assistance. Voici maintenant un petit aperçu de l'état du district que M. Boucheré m'a envoyé quelque temps après.

« Vous avez pu voir, Monseigneur, lors de votre passage, l'état de ma principale chrétienté des Salines. Je suis toujours en bons rapports avec les païens bien des préjugés sont tombés, et les cœurs se sentant attirés vers nous, on vient s'instruire de nos dogmes et de notre morale ; malheureusement jusqu'ici peu de personnes ont le courage de se convertir. Vous avez vu par l'exemple de ce riche qui vint nous voir au moment de votre visite, combien il est difficile de les persuader. Cependant à quelques lieues d'ici, dans la campagne, s'est déclaré un mouvement de conversions qui ne semble pas près de s'arrêter. Déjà une trentaine de familles ont donné leurs noms et sont pleines d'ardeur pour s'instruire. D'autres hésitent encore à cause des absurdes calomnies répandues contre nous.

Voici l'origine de ce beau feu, allumé comme il arrive souvent par Dieu lui-même, sans l'intervention directe du missionnaire. Vers la fin de l'année, un païen très considéré, attaché à la suite d'un mandarin de sa famille, revenait au pays, après une assez longue

absence. Il avait, soit à Shang-hai, soit en d'autres villes du littoral, admiré la civilisation européenne et les cérémonies de notre culte dans les grandes églises. Il n'osa pas cependant se convertir, craignant de ne plus trouver de chrétiens en son pays natal. Mais peu après, étant revenu au Su-Tchuen et apprenant qu'il y avait plusieurs chrétientés aux environs, il n'hésita pas à embrasser notre sainte religion. En outre, il se mit à faire une pieuse et active propagande parmi ses parents et ses connaissances. Dieu soutienne son zèle et

favorise ses bons desseins, et j'aurai bientôt dans ce pays une nouvelle et nombreuse chrétienté

Une autre œuvre de bénédiction et d'édification pour le district, est le bien qui se fait dans notre hôpital des Salines. Il a fallu pendant deux ans lutter contre toutes les batteries de nos ennemis. Nous fûmes sérieusement menacés de la destruction, surtout en 1895 ; nous commençons enfin à être mieux appréciés. Il passe environ 500 malades par an dans notre établissement ; il en meurt une centaine qui reçoivent à peu près tous le baptême. Ceux qui sortent guéris ne le reçoivent pas tous mais ils emportent dans leur cœur une semence, un germe de christianisme, qui fructifiera avec le temps. Que de fois dans mes courses apostoliques, j'ai rencontré d'anciens pensionnaires de l'hôpital, qui m'accablaient des démonstrations de leur reconnaissance. Il me souvient, entre autres, d'un entrepreneur de bâtisses qui ne tarissait pas de louanges à mon endroit. Il n'avait qu'un regret, c'était de ne pouvoir assez me témoigner sa gratitude. « Je ne suis pas riche, disait-il, mais si le missionnaire a quelque travail de construction ou de réparation à faire, qu'il m'appelle, je ne demande que ma nourriture ». Voilà qui dédommage de l'ingratitude de quelques-uns ; car on trouve en Chine, des gens qui vous haïssent d'autant plus qu'ils vous doivent davantage. (...)

1898 – Chine, Su-Tchuen méridional. Rédacteur, Mgr Chatagnon.

(...) Depuis l'envoi de ces lignes M. Moreau est exposé à un grave danger, celui de se voir réduit en captivité comme M. Fleury, du Su-Tchuen oriental. Les districts de ces deux confrères sont limitrophes, et les francs-maçons révoltés contre le gouvernement, cherchent, dit-on, à s'emparer de quelques missionnaires pour en faire des otages. M. Boucheré qui réside aux Salines, pas très loin du théâtre de leurs exploits, n'est pas sans inquiétude non plus. « Je tâche, dit-il, de montrer à mes néophytes, pour les encourager, une assurance que je n'ai point. Le sous-préfet de Fou-chouen m'a fait secrètement avertir de me tenir sur mes gardes et de mettre en sûreté mes objets les plus précieux en même temps, il envoyait des satellites pour garder mes établissements. Je sais qu'il en a agi de même avec M. Moreau. Est-il sincère ? Craint-il vraiment de ne pouvoir nous protéger ? Je ne me fie qu'à demi à ces protestations de dévouement. Comme d'autres confrères qui, de peur de surprise, font monter la garde la nuit par leurs chrétiens, je prends aussi mes précautions par devers moi. (...)

1904 – Chine, Su-Tchuen méridional. Rédacteur, Mgr Chatagnon.

(...) Enfin, la sous-préfecture de Tsin-yen-hien, où la religion était inconnue, et où aucun missionnaire n'avait encore paru, vient de s'ouvrir à l'évangélisation. Je ne pouvais comprendre comment cette contrée, relativement peu éloignée de Kia-tin, restait jusqu'ici inabordable, et je pressais les confrères voisins de l'attaquer. Or, cet hiver, comme je me trouvais de passage à Kia-tin, une députation de Tsin-yen-hien vint, au moment où j'y pensais le moins, me demander un missionnaire, ou, à son défaut, un catéchiste, pour instruire les nombreux adorateurs que Dieu s'était suscités là, tout seul, on peut le dire. En effet, je n'ai pu savoir encore qui, le premier, y a semé la bonne parole. Ce doit être quelque néophyte de passage, qui n'a pas laissé son nom. Je renvoyai la députation à M. Boucheré, missionnaire le plus

rapproché de Tsin-yen-hien, qui s'empressa d'aller encourager les adorateurs. Il a acheté un emplacement en ville. Nous aurons là un pied-à-terre qui deviendra, avec le temps, la résidence d'un missionnaire, car M. Boucheré ne peut rester chargé de cette nouvelle chrétienté, son district de Yun-hien est déjà trop vaste. D'ailleurs, il a beaucoup de nouveaux chrétiens à instruire et à former. Ce cher confrère a baptisé 80 catéchumènes au cours du dernier exercice. (...)

1905 – Chine, Su-Tchuen méridional. Rédacteur, Mgr Chatagnon.

(...) M. Boucheré, voisin de M. Moreau, travaille avec ardeur et succès à étendre le royaume de Dieu dans son vaste district, qui comprend les sous-préfectures de Ouy-uen, Uin-hien, Tsin-yen et une partie de celle de Fou-chouen. Il a baptisé lui-même 144 adultes, et ses catéchistes en ont ondoyé un grand nombre à l'article de la mort, dans son hôpital. De tous les missionnaires du vicariat, M. Boucheré est le mieux placé pour sauver une foule de ces pauvres ouvriers de la onzième heure, que l'infinie miséricorde de Dieu veut bien accueillir à la fin de la journée. (...)

1906 – Chine, Su-Tchuen méridional. Rédacteur, Mgr Chatagnon.

(...) Avant d'aborder la partie haute qui commence à Kia-tin, faisons une excursion sur la rive gauche du fleuve Bleu d'abord aux Salines, qu'évangélise M. Boucheré, puis à Jencheou, où M. Sapin obtient de beaux succès. M. Boucheré frappé par la maladie, est encore debout, mais n'a plus la force de remuer les païens comme il faisait naguère. Je l'ai déchargé des sous-préfectures de Tsin-yen et Yun-hien, que j'ai confiées à l'un de nos prêtres chinois les plus capables. Ce dernier a bien réussi, puisqu'il a baptisé 130 païens ! (...)

1907 – Chine, Su-Tchuen méridional. Rédacteur, Mgr Chatagnon.

(...) Un de nos prêtres chinois, le P. Pierre Ly, qui a pris la charge de la moitié du district de M. Boucheré, devenu invalide, m'envoie une gerbe de 110 baptêmes d'adultes. Il se plaint fort de l'hostilité de son mandarin, le sous-préfet de Yun-hien. Les païens, moins patients que nous, l'ont maltraité dernièrement à l'occasion de la sécheresse, qui a sévi au printemps, sur différents points de son territoire. Il avait, comme tous les mandarins, prescrit « une abstinence rigoureuse, pour obtenir la cessation du fléau. La pluie ne venant pas, le peuple, comme toujours, murmurait contre l'autorité. (...)

1910 – Chine, Su-Tchuen méridional. Rédacteur, Mgr Fayole.

La Mission du Su-tchuen Méridional va bientôt célébrer le cinquantième anniversaire de sa fondation et le vingt-cinquième anniversaire de la consécration épiscopale de son vénéré vicaire apostolique, Mgr Chatagnon.

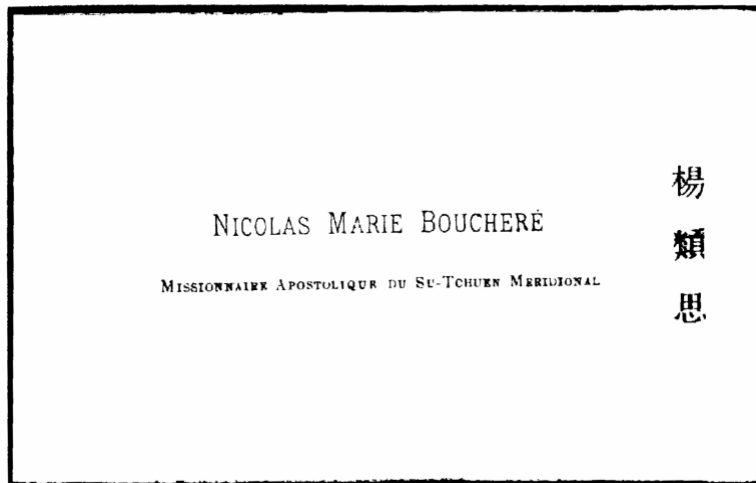
Cette coïncidence a suggéré à Mgr Fayole l'heureuse pensée de jeter un coup d'œil rétrospectif sur les étapes parcourues en un demi-siècle, et de recueillir les principaux événements qui ont avancé ou retardé les progrès de l'Évangile au Su-Tchuen.

Seule la partie citant M. Boucheré est reproduite.

(...) Les Missions commençaient à respirer, lorsque les cris des Boxers se firent entendre jusqu'au Su-Tchuen (1900). En ce danger extrême, tout secours humain parut chose impossible, dans cette province reculée de l'Ouest de la Chine, aux missionnaires, aux prêtres indigènes et à leur évêque. Dieu leur restait, et, comme toujours, ils mirent toute leur confiance en Lui.
(...)

Min-Chan-hien et Tse-Lieou-tsin furent détruits. M. Boucheré, curé de Tse-Lieou-Tsin, et son hôte de quelques heures, M. Scherrier, ne durent leur salut qu'à un miracle. Cachés dans les appartements les plus secrets du mandarin, ils entendirent de là les cris d'une populace houleuse réclamant leurs têtes. Les néophytes se réfugièrent dans d'autres villes moins agitées et, comme dans les persécutions précédentes, la Mission pourvut à leurs besoins. Ce furent les deux seuls districts qui eurent à souffrir sérieusement de la tourmente. (...)

* * *



Signification des caractères chinois (lecture verticale) :

Premier : **YANG** : nom chinois de Boucheré

Les deux suivants : son prénom **Leisi**.

Traduction :

Mme Hong TOUSSAINT, Woippy

Sources : Archives des Missions Etrangères de Paris
(site Internet : www.archivesmep.mepasie.org).

Nota : La vie de Nicolas Boucheré, issue de ces archives, a été rassemblée dans un recueil mis à notre disposition par M. Paul Mangenot, membre de la Société d'Histoire de Woippy.

Au point de vue généalogique, la grand-mère de M. Paul Mangenot, Marie Boucheré, était la sœur de Nicolas Boucheré.